

Pour une théorie psycho-sociologique de l'aliénation

Towards a Psycho-sociological Theory of Alienation

Por una psico-sociología de la alienación

Robert SÉVIGNY

Volume 1, numéro 2, novembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001692ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001692ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

SÉVIGNY, R. (1969). Pour une théorie psycho-sociologique de l'aliénation. *Sociologie et sociétés*, 1(2), 193–220. <https://doi.org/10.7202/001692ar>

Résumé de l'article

L'essai théorique présenté ici tente de systématiser la notion d'aliénation et de l'appliquer au domaine de la psycho-sociologie. Partant d'un certain nombre de travaux antérieurs, l'auteur distingue plusieurs dimensions de ce processus d'aliénation. Il rappelle ensuite la notion 19. Ce rappel du contexte culturel de l'homme contemporain nous permet de préciser que ce que nous décrivons comme tendances fondamentales, n'est pas attribué à une définition essentialiste de la nature humaine, mais se fonde au contraire sur une hypothèse générale se rapportant à l'homme situé dans un espace et dans un temps bien défini. d'actualisation de soi de Carl Rogers et montre comment celle-ci peut servir à une définition de l'aliénation qui tienne compte du concept de personnalité et d'une approche psycho-sociologique. Il indique alors certaines modifications à apporter à cette théorie (entre autres, l'introduction des notions de pouvoir et d'action) pour qu'elle permette au psycho-sociologue de comprendre l'expérience personnelle en situation sociale.

Pour une théorie psycho-sociologique de l'aliénation



ROBERT SÉVIGNY

LE CONCEPT d'aliénation a été utilisé dans diverses perspectives et par des chercheurs appartenant à de multiples disciplines. Aux analyses marxistes, auxquelles on se réfère inévitablement à propos de l'aliénation, s'ajoutent les récents travaux américains qui tentent d'intégrer ce concept aux analyses sociologiques et psycho-sociologiques (Seeman, Blauner, Keniston, etc.). Un nouveau courant européen tente également de reprendre la notion marxiste d'aliénation pour l'appliquer à l'analyse des individus en situation sociale. Schaff, par exemple, en introduisant la notion d'*auto-aliénation*, justifie l'intérêt, pour la théorie marxiste, de ne pas laisser de côté l'étude des expériences individuelles ou personnelles. Cette notion d'*auto-aliénation* permet d'aborder les grands problèmes de l'individu face aux structures sociales, problèmes qui se retrouvent au centre des préoccupations de Fromm depuis trente ans. Ces problèmes réapparaissent d'ailleurs à la lumière des tentatives récentes pour concilier marxisme et psychanalyse. Même si ces derniers travaux rejettent en général les thèses de l'anthropologie culturelle et du néo-freudisme pour s'attacher surtout (comme Freud l'a fait lui-même) aux fondements biologiques de la psychologie, il n'en demeure pas moins que le débat est rouvert à propos d'une psycho-sociologie de l'homme contemporain, et que la notion d'*aliénation* ou d'*auto-aliénation* apparaîtra certainement très utile au chercheur s'engageant dans cette voie d'étude. Contrairement à Domenach, nous ne croyons

pas qu'il faut « en finir avec l'aliénation », mais plutôt qu'il faut repartir de certaines intuitions exprimées à partir de ce concept, y déceler de nouvelles dimensions et, surtout, s'engager vers une opérationnalisation plus systématique de cette notion.

Notre recherche vise plusieurs objectifs. 1) Nous voulons d'abord faire une analyse systématique de l'auto-aliénation, c'est-à-dire adopter une perspective résolument psycho-sociologique. 2) Dans la poursuite de cet objectif, nous voulons vérifier l'utilité de certaines théories non freudiennes de la personnalité, en particulier la théorie du *self* et de l'*actualisation de soi* de Carl Rogers. 3) Partant de la notion d'expérience *personnelle* et de *personnalité*, qui fait appel à l'idée de système et de totalité, nous vérifierons la possibilité d'appliquer le concept d'auto-aliénation à l'ensemble des secteurs de l'expérience humaine. Pour cela, nous introduirons systématiquement la notion de *secteur* dans l'expérience humaine et nous ne limiterons pas la mesure de l'aliénation au domaine de la production économique ou du travail (dans son sens restrictif). 4) Enfin, nous visons à l'opérationnalisation de ce concept et de ses diverses dimensions de façon à pouvoir vérifier empiriquement la validité du concept lui-même et la validité de certaines hypothèses découlant de la problématique de l'aliénation. Cette opérationnalisation permettra, espérons-nous, de dépasser — sans la nier — la signification fortement idéologique ou « idéologisée » de ce concept.

Au cours de cette recherche, nous nous inspirerons de la plupart des auteurs que nous venons de mentionner, ceci à des degrés divers et de plusieurs façons. Les chercheurs initiés à ces travaux reconnaîtront facilement nos sources de référence et l'origine de nos multiples emprunts: la synthèse que nous présentons ici ne pouvait pas — et ne devait pas — ignorer les travaux nombreux qui tentent de décrire et d'expliquer la psycho-sociologie de la relation personne-société¹.

1. Parmi les auteurs dont les recherches ont servi à l'élaboration de l'essai théorique présenté ici, on retrouve: Melvin Seeman dont le premier essai, en 1959, a marqué le début d'une série de recherches empiriques et de débats théoriques; voir « On the Meaning of Alienation », *American Sociological Review*, vol. 24, 1959, p. 783-791; Robert Blauner, *Alienation and Freedom: The Factory Worker and His Industry*, Chicago, The University of Chicago Press, 1964. Voir également les travaux de Kenneth Keniston: *The Uncommitted Student: Alienated Youth in American Society*, New York, Delta Books, 1962; *Young Radicals: Notes on Committed Youth*, New York, Harvest Books, 1968; « The Psychology of Alienated Students », dans Gordon et Gerden, *The Self in Social Interaction*, New York, Wiley, 1968, vol. 1, chap. 41, p. 405-414. La tentative récente pour concilier le marxisme et la perspective psychologique de l'aliénation se retrouve en particulier dans le numéro que la revue *l'Homme et la société* a consacré au freudo-marxisme et à la sociologie de l'aliénation. La distinction entre l'aliénation et l'auto-aliénation, notamment, se retrouve chez Adam Schaff dans « L'aliénation et l'action sociale », *Diogène*, vol. 57, 1967, p. 75-97. La perspective de cet auteur est reprise dans son article: « Humanisme marxiste », *l'Homme et la société*, n° 7, 1968, p. 3-19. Une autre tentative pour concilier marxisme et psychologie sociale est esquissée par Leszek Kolakowski dans son article sur « La personnalité et la conception de la société », *Revue polonaise*, automne 1966. Les nombreux travaux d'Henri Lefebvre, bien que se situant dans une perspective marxiste différente, permettent de cerner plusieurs dimensions liées à la notion d'aliénation. Sans utiliser le terme d'auto-aliénation, Fromm se situait déjà dans une perspective freudo-marxiste; voir en particulier: *Société aliénée et société saine*, Paris, Le Coursier du livre, 1965; *la Peur de la liberté*, Paris, Buchet-Chastel, 1963; *Marx's Concept of Man*, New York, Unger Publishing Co., 1961. Pour la critique de Domenach, voir: J.-M. Domenach, « Pour en finir avec l'aliénation », *Esprit*, décembre 1965, p. 1058-1084. On retrouvera une critique récente dans Daniel Vidal, « Un cas de faux-concept: la notion d'aliénation », *Sociologie du travail*, vol. I, 1969, p. 61-82. Sa critique porte toutefois sur le « statut sociologique » du concept d'aliénation et même son analyse de la « conscience subjective » ignore la perspective psycho-sociologique.

Ces quelques notes bibliographiques ne font évidemment pas état de tous les travaux sur la thèse de l'aliénation. La plupart des ouvrages mentionnés ici comportent une importante bibliographie. On trouvera plus loin les références se rapportant aux travaux de Carl Rogers.

À propos de la « charge » idéologique ou de l'implication philosophique de l'aliénation que nous avons rappelées plus haut, notons qu'elles rendent ardue la tâche d'en arriver à une définition opérative, mais qu'elles ont l'avantage d'obliger le chercheur à bien situer sa perspective et à expliciter sa définition de l'homme.

Dans une première partie, nous allons définir l'aliénation et, dans une seconde partie, nous introduirons la notion de l'image de soi et d'actualisation de soi.

I. LE CONCEPT D'ALIÉNATION

A. LA PRODUCTION HUMAINE: UNE TENDANCE FONDAMENTALE

L'accent mis par Marx sur la production économique (nous reviendrons sur ce point) fait souvent oublier que ce concept a, chez Marx lui-même d'ailleurs, une acception beaucoup plus large. La *production* signifie fondamentalement l'activité humaine et correspond à la conception de l'*homo faber*. Cette notion suppose une tendance fondamentale de l'homme: la tendance à l'action, au dépassement des situations immédiates, et par là, à la réalisation de soi. Citons Henri Lefebvre:

Il (l'homme) agit, il n'est pas passif envers la nature. Par son activité, il la modifie et se modifie, transformant jusqu'à ses sens et ses besoins.

Le rapport actif de l'homme avec la nature n'a rien de mystérieux: *c'est le travail*, [...] fondement essentiel de l'homme. Par le travail, l'homme (social) dépasse la vie immédiate au sein de la nature. Il produit, il crée autour de lui des objets; ces objets satisfont ses besoins, mais en même temps suscitent sans cesse de nouveaux besoins, transformant les besoins existants [...]. Dans la réalisation de soi dans le monde des objets, cette *extériorisation* de soi n'est pas pour l'être humain (réel et social) une perte de soi (une aliénation). C'est au contraire un enrichissement, un accomplissement.²

Fromm, pour sa part, inclut dans sa notion de production des tendances comme celles de la communication humaine, de l'amour, de la créativité, et l'on sait que, pour lui, l'artiste est le prototype de l'homme productif. La gratuité dans ses créations, l'autonomie dans ses décisions et dans l'ensemble de ses expériences, la capacité d'avoir des relations affectives positives avec autrui sont autant de manifestations ou d'expressions de la non-aliénation de l'homme. Poursuivant cette même ligne de pensée, ne peut-on pas alors inclure dans la notion de production ce que Rogers voit comme les tendances profondes de l'homme: la tendance à établir avec autrui des relations humaines positives, la tendance à accepter et à comprendre autrui, la tendance à la créativité, etc. La *production*, selon un auteur comme Fromm, dépasse l'activité du *travail* et inclut vraiment tous les modes de la « réalisation de soi ».

Nous définissons donc la condition aliénante comme celle qui *empêche la productivité de l'homme*, qui empêche son « enrichissement », son « développement », son « accomplissement », son « dépassement », qui empêche l'homme de définir librement son existence. Pour préciser cette tendance fondamentale à la production il faut définir les principales dimensions que recouvre cette notion

2. Henri Lefebvre, *Pour connaître la pensée de Marx*, Paris, Bordas, 1948, p. 119.

et, pour y arriver, nous rappellerons comment les idées d'aliénation et de contradiction sont étroitement liées.

B. L'ALIÉNATION COMME MODE DE CONTRADICTION

Le concept d'aliénation implique que dans le *vécu*, aussi bien que dans la représentation de ce vécu, se retrouvent un certain nombre de contradictions fondamentales et que l'analyse de ces contradictions permet de comprendre ou d'expliquer certaines dimensions importantes de l'existence humaine. Quelles sont donc ces contradictions fondamentales, ou si l'on préfère, quelles sont les tendances fondamentales de l'homme qui sont contredites (ou qui se contredisent) au cours de l'existence de l'homme ? Nous allons d'abord définir quatre tendances fondamentales de l'homme qui sont souvent « bloquées » dans leur réalisation. Puis nous verrons comment ces quatre tendances de base elles-mêmes s'opposent et se contredisent, ou du moins, s'inscrivent dans un processus de tension.

1. *Quatre contradictions fondamentales*

a) *La dimension « pouvoir »*. — La notion de liberté humaine apparaît comme intimement liée à celle d'aliénation : l'homme est libre quand il détient le pouvoir d'orienter sa production, de prendre ses propres responsabilités, d'exercer le contrôle ou la maîtrise de son univers personnel physique ou social, de créer des objets qui seraient à son service et qui lui permettraient de devenir encore plus libre, maître de son existence et de son devenir. Or, la production de l'homme s'effectue souvent dans un contexte de contrainte, par coercition ou par conformisme. L'homme devient, au contraire, dominé et exploité par les œuvres qu'il produit, en particulier par les systèmes sociaux qu'il crée. L'absence de participation au pouvoir, ou l'absence de participation aux décisions qui orientent et définissent l'existence ou le devenir de l'homme, constitue une dimension privilégiée de son aliénation.

b) *La dimension « appartenance-étrangeté sociale »*. — La notion d'aliénation implique également que l'homme devient un étranger dans « sa » propre société. Les membres de la classe ouvrière, par exemple, ne peuvent se reconnaître dans les structures sociales que la classe bourgeoise élabore et met à son propre service. La production de l'homme n'est plus une extension de lui-même, il y devient plutôt étranger : c'est en ce sens que la production n'est plus humaine, qu'elle devient une *chose* extérieure à l'homme (processus de réification). Dans une société aliénée (comme dans une classe aliénée), l'appartenance sociale n'est plus un moyen d'identification ou de définition de l'homme.

Cette notion d'*étrangeté* recouvre également une autre source de contradiction au niveau de l'appartenance sociale : celle de la multiplicité et de l'incohérence des diverses appartenances sociales. La division du travail, en particulier, a amené un morcellement des rôles sociaux et une segmentation des expériences humaines. Au plan de la personnalité, cette source de contradiction se manifeste souvent comme un conflit entre les rôles et la personne. Mais même à un niveau plus général, elle apparaît sous la forme de conflits entre l'appartenance au groupe et à la classe sociale, entre l'appartenance à la nation et à la classe sociale, etc. Or, ces contradictions entre les diverses appartenances sociales constituent un

blocage ou un frein, aussi bien au processus d'identification sociale qu'au processus de participation au pouvoir.

La « relation positive avec autrui » se rattache à cette tendance à l'appartenance, car l'appartenance à un groupe, à une classe, à une société implique un processus d'identification, processus qui, à son tour, se fonde, au moins partiellement, sur une relation positive affective avec autrui (autrui pouvant être aussi bien un groupe, une société, une personne).

On pourrait dire aussi que ces diverses contradictions au niveau de l'appartenance empêchent, en quelque sorte, la personne d'appartenir « à elle-même », c'est-à-dire d'avoir une identité propre ou de ressentir une continuité, une unité dans ses diverses expériences, de retrouver, enfin, un sens à sa vie. Cette proposition suppose que l'identité propre, le sens de la vie, etc., chez une personne, ne constituent pas des dimensions absolument individuelles: le rôle du langage, par exemple, justifie une telle proposition.

c) *La dimension « fausse conscience »*. — Pour l'homme, la conscience est en soi un mode d'existence et toute contradiction entre le réel ou le vécu et la conscience devient une dimension importante du phénomène d'aliénation. La représentation fausse, inadéquate ou tronquée de la réalité ou du vécu est très tôt apparue à Marx comme un des freins au développement de l'homme et à sa productivité créatrice. Ses analyses de l'idéologie allemande, de la religion, montrent bien ce qu'il entend par « fausse conscience »: toute représentation, ou mieux, tout système de représentation de la réalité qui camoufle une partie de celle-ci, devient un obstacle au développement dialectique de l'homme.

Par ailleurs, quand nous opposons la conscience à l'existence, nous mettons, en fait, l'accent sur deux autres notions servant à définir ou à décrire cette existence: a) d'une part, la « réalité » philosophique ou scientifique (du sociologue, du psychologue, etc.) *i.e.* l'existence telle qu'elle apparaît à celui qui utilise un cadre de référence philosophique ou scientifique; b) d'autre part, la conscience qui s'oppose au vécu, car l'existence est vécue (« expérimentée ») sans que tout le vécu n'entre nécessairement dans le champ de conscience³. Ceci est vrai aussi bien pour les collectivités que pour les individus.

Une définition opératoire de l'aliénation en tant que « fausse conscience » implique donc un des deux processus suivants:

i) D'une part, on oppose *la conscience telle qu'elle apparaît au philosophe ou à l'homme de science* à la réalité que ce même observateur perçoit à l'aide de sa discipline propre. Ainsi le philosophe analysera la conscience ou les systèmes de représentation de l'existence humaine en fonction de sa définition de l'homme, par exemple en fonction de la notion d'homme total. Par ailleurs, le sociologue opposera les systèmes sociaux de représentations collectives (systèmes qui sont habituellement élaborés et véhiculés par des institutions religieuses ou politiques, par exemple) à la « réalité sociologique » que lui permet de découper la théorie sociologique. Ainsi encore, le psychologue ou le psychanalyste opposera le champ

3. La notion de *champ de conscience* se réfère explicitement à la perspective classique de Kurt Lewin. Toutes les théories du *self* se sont, au moins implicitement, inspirées des travaux de Lewin.

de conscience de l'individu tel qu'il lui apparaît dans son investigation clinique, à la définition de l'homme que sa discipline lui offre. C'est ce que fait Fromm quand il oppose le champ de conscience de l'individu vivant en société capitaliste à une définition de la santé mentale.

ii) D'autre part, le *vécu* ou l'*expérience* qui, par définition, est une réalité qui ne peut être envisagée de l'extérieur et ne peut donc être définie par un observateur (philosophe ou scientifique), peut être opposé à la conscience que l'homme a de son vécu ou de son expérience. À ce moment-là, le cadre de référence de l'homme de science intervient seulement dans un second temps de l'analyse, ou plutôt on ne fait une analyse scientifique qu'au deuxième temps de l'étude. D'abord, on laisse s'exprimer le plus immédiatement possible l'expérience ou le vécu, puis le contenu du champ de conscience relatif à cette expérience ou à ce vécu; c'est ensuite seulement qu'intervient l'observateur pour interpréter la valeur de la représentation du vécu, *i. e.* pour juger si le champ de conscience est une représentation adéquate de l'expérience vécue. Nous croyons que cette approche, utilisée assez bien en psychologie, est également utilisée ou utilisable en sociologie ou en anthropologie.

Bref, cette distinction veut mettre en relief le fait qu'une analyse de l'aliénation considérée comme fausse conscience peut être faite en opposant à cette conscience, soit une définition « objective » (*i. e.* extérieure et faite par un observateur) de ce qu'est la réalité de l'existence, soit une définition subjective de ce qu'est la réalité *vécue*. L'importance de cette distinction nous apparaîtra plus loin, car du point de vue de la psychologie de la personnalité, nous utiliserons surtout la notion de contradiction (ou d'incongruence) entre le *vécu* d'une personne et la *représentation* qu'elle-même a de ce vécu.

d) *La dimension « dépassement de la situation immédiate »*. — De ce qui précède on peut conclure que l'homme n'est pas aliéné (ou ne serait pas aliéné) quand il participe au fonctionnement de sa propre société, aussi bien au niveau de l'appartenance qu'au niveau du pouvoir. En ce sens, on peut dire qu'un premier « degré » d'aliénation est atteint quand l'homme (ou un groupe d'hommes) ne possède pas les moyens de *s'intégrer* à sa propre société, à son propre milieu.

D'autre part, cette définition de l'homme par la production ne suppose pas que cette tendance fondamentale pourrait être réalisée dans l'immédiat (certains refusent même de discuter du moment où se réaliserait l'*homme total*) ou qu'il y a un critère absolu définissant le point d'arrivée ou l'état d'achèvement de la production humaine. Le marxisme suppose plutôt chez l'homme la tendance fondamentale au développement dialectique, au dépassement des situations immédiates: à partir de ses tentatives pour résoudre les contradictions de son existence, l'homme en arrive à produire de nouveaux objets (*v. g.* de nouveaux systèmes sociaux) qu'il faudra remplacer à leur tour. De la même façon, ce mouvement dialectique destiné à satisfaire les besoins modifie ces besoins eux-mêmes. L'homme est un être en devenir. C'est à travers l'histoire que l'homme se développe, s'épanouit ou, au contraire, devient aliéné. La notion d'homme total, d'unité totale de l'homme, ne suppose donc pas que l'homme cherche à atteindre un état de stabilité mais, au contraire, qu'il tend constamment à un mouvement dynamique.

L'aliénation apparaît donc quand l'homme ne peut dépasser cet état d'intégration immédiate, *i. e.* quand il ne peut poursuivre un mouvement dynamique (et dialectique) vers de nouvelles formes de pouvoir et de nouvelles formes d'appartenance sociale. L'homme aliéné est alors l'homme du *statu quo*, de l'immobilisme. En ce sens, la fermeture au changement est une forme d'aliénation.

2. *Système de contradictions*

Jusqu'ici nous avons attribué quatre dimensions à la tendance fondamentale à la production et indiqué comment on peut concevoir chacune de ces tendances spécifiques comme une source de contradiction dans l'expérience humaine. Mais l'utilisation de la notion de *contradiction* ne s'arrête pas ici, car on peut véritablement concevoir l'expérience humaine comme un *système de contradictions*. Il semble, en effet, que les quatre dimensions que nous avons discutées sont elles-mêmes dans un état de tension ou d'opposition et que, à l'intérieur même de chacune de ces quatre tendances, on retrouve de nombreuses aires de contradiction. Plus concrètement, il nous semble qu'on peut déceler une certaine opposition entre la tendance au *pouvoir* et la tendance à l'*appartenance* d'une part, et d'autre part entre la tendance à un certain *équilibre* dans la prise de conscience et la tendance à l'*ouverture au changement*.

On pourrait noter, en effet, une contradiction fondamentale entre la tendance à la maîtrise ou à la domination de son univers (tendance qui se réalise surtout par l'exercice d'un *pouvoir*) et la tendance à entretenir des relations positives avec autrui, surtout par le processus d'*appartenance*. Schultz a bien montré comment la tendance au contrôle s'oppose très souvent aux relations affectives et comment le fait de privilégier le contrôle, par exemple, s'effectue au détriment des relations affectives⁴. Peut-être s'agit-il là de deux tendances profondes dont les oppositions et les contradictions mêmes sont inhérentes à l'homme ou à la production humaine.

L'exercice de chacune de ces deux tendances (pouvoir et appartenance) implique également plusieurs systèmes de tension ou de contradiction. Voici, parmi les plus importantes, un certain nombre de ces contradictions. Précisons que chacune pourrait être décrite aussi bien en termes de besoin ou de tendance, qu'en termes de norme, de valeur ou de mode de sociabilité:

affectivité-rationalité	interdépendance-dépendance
spontanéité-volontarisme, contrôle	tendance à la passivité-tendance à l'initiative, à l'action
relations informelles-relations formelles	compréhension-action
relations personnelles (personnalisées)-relations impersonnelles	tendance à privilégier l'individu-tendance à privilégier le groupe, la structure sociale
subjectivité-objectivité	tendance à privilégier la vie privée-tendance à privilégier la vie publique
optimisme-pessimisme	tendance à privilégier le présent-tendance à privilégier le futur
confiance-méfiance	
coopération-conflit, compétition	
amour-haine, ressentiment	
égocentrisme-altruisme	
soumission-domination	
indépendance-dépendance	

4. Cf. W. C. Schultz, *FIRO: A Three-Dimensional Theory of Interpersonal Behavior*, New York, Holt, Rinehart and Winston Inc., 1958.

Théoriquement, on peut supposer que chacune de ces aires de contradiction se retrouve dans l'exercice du pouvoir et dans celui de l'appartenance. Ainsi la participation au pouvoir implique des processus affectifs ou rationnels, des relations formelles ou informelles, des attitudes de confiance ou de méfiance, d'amour ou de haine, etc. Ces aires de contradiction, en somme, se retrouvent dans toute expérience humaine, dans tout processus de production au sens large, que nous venons de définir.

Par ailleurs, les deux tendances à l'*appartenance* et au *pouvoir* polarisent, en quelque sorte, les termes de ces contradictions. Ainsi le fait de centrer l'attention sur le pouvoir *ou* sur l'appartenance — et ceci aussi bien sur le plan de l'action ou du vécu que sur le plan de la réflexion théorique — a pour conséquence de privilégier l'un des pôles de la plupart de ces aires de contradiction. Dans l'ensemble, le pouvoir polarise les attitudes ou les valeurs qui se situent dans la colonne de droite et l'appartenance, dans celle de gauche (voir plus haut). De fait, la plupart des écoles marxistes privilégient la tendance au contrôle et négligent alors d'intégrer la dimension « affectivité » dans leur schème de référence; l'école roguérienne par ailleurs a tendance à définir la relation humaine positive comme la seule tendance de base de l'homme. La tendance au contrôle ou à la domination (ainsi qu'à la compétition et à l'hostilité) est exclue de ce schème d'analyse ou bien elle est présentée comme un mécanisme de défense⁵.

Une autre contradiction fondamentale se traduit par les deux processus d'équilibre et de changement. D'une part, il y a chez l'homme une tendance à un certain *état d'équilibre*: en psychologie, par exemple, cette tendance s'exprime par les processus visant à assurer une cohérence du champ psychologique, une congruence entre l'expérience vécue et la représentation de cette expérience, une certaine continuité dans les expériences, une certaine identité de l'image de soi, des attitudes, des valeurs, etc. D'autre part, il y a également une tendance fondamentale au *dépassement* des états immédiats d'équilibre, à la possibilité de nouveaux apprentissages, à l'innovation ou à la créativité. Et ces deux dimensions de l'existence se retrouvent, sinon en conflit inévitable, du moins dans un état de contradiction ou de tension.

Notons que les diverses aires de contradiction que nous indiquions à propos du pouvoir et de l'appartenance (affectivité-rationalité, amour-haine, etc.) s'appliquent également aux tendances à l'équilibre et au dynamisme. Par exemple, les principales aires de fausse conscience, de déséquilibre, entre le vécu et sa représentation, seront polarisées par ces termes de contradiction: c'est à propos de la contradiction affectivité-rationalité, amour-haine, etc., que l'homme aura tendance à élaborer des systèmes (personnels ou sociaux) de fausse conscience. De même, enfin, les principaux conflits entre équilibre et dynamisme seront axés autour des mêmes aires de contradiction.

Ces aires de contradiction, on le voit, tout comme les quatre tendances fondamentales que nous proposons, décrivent, *du point de vue de la personne*, des zones

5. Chez Max Pagès, par exemple, l'agressivité est définie comme une réaction à l'amour authentique. Cf. Max Pagès, « La vie affective des groupes », *Bulletin de psychologie*, n° 61, 1967, p. 1358. La même position est reprise par cet auteur dans son volume *la Vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968. Erich Fromm adopte une position analogue quand il considère, par exemple, que le recours à l'autoritarisme est une réaction défensive à la peur de la liberté.

de décisions existentielles et, *du point de vue de la société*, des zones de décisions « politiques ».

Il nous reste à formuler deux propositions relatives à l'application de ce cadre d'analyse. La première concerne les secteurs de l'existence humaine, la seconde, les « sujets » (individu ou société) pour lesquels ce cadre est valable.

C. APPLICATION DE LA NOTION D'ALIÉNATION AUX DIVERS SECTEURS DE L'EXISTENCE

Le fait d'étendre ainsi la notion d'aliénation ou de production à l'ensemble des activités de pouvoir, d'appartenance, de dépassement et de conscience exige (ou permet) de ne pas restreindre le champ d'investigation aux secteurs économique et politique. Le concept de *production*, dans ce contexte, définit l'ensemble des activités humaines et non pas uniquement les secteurs économique et politique.

Dans les analyses marxistes, la notion d'aliénation a surtout, sinon exclusivement, été utilisée pour remettre en cause les structures économiques et politiques du système capitaliste. Par ailleurs, on l'a vu, la notion d'aliénation est en soi une notion philosophique qui présuppose une définition de l'homme, ou de l'humanité. Notre façon de poser le problème de l'aliénation ne veut en rien nier la possibilité de devoir privilégier les secteurs politiques et économiques quand il s'agit de transformer un système social; cette problématique suppose seulement qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas *a priori* restreindre la notion d'aliénation à l'un ou à l'autre des secteurs de l'activité humaine ⁶.

Cette notion de secteur mérite évidemment une analyse plus approfondie. Mais l'application de la notion d'aliénation en psycho-sociologie nous amène à formuler tout de suite une première typologie qui tient compte de la *distance psychologique* entre la personne et le groupe. Cette typologie très simple permettrait une analyse différentielle des secteurs suivants:

a) *Le secteur immédiat* impliquant les expériences à l'intérieur des groupes restreints et des réseaux informels de communication (v. g. vie sexuelle, amis, etc.).

b) *Le secteur « institutionnel »* impliquant des expériences relativement institutionnalisées ou relativement formalisées (v. g. famille, religion, milieux de travail ou d'études, etc.). Ces secteurs impliquent des relations plus formalisées, mais n'excluent pas pour autant l'existence de relations informelles ou interpersonnelles.

c) *Le secteur des « grands ensembles »* impliquant des expériences qui sont directement reliées à l'existence de divers éléments de la structure sociale: la nation, la classe, la ville, la société de masse, etc.⁷.

6. Voir à ce sujet comment Engels lui-même explique la priorité donnée au secteur économique dans les travaux marxistes: « ... c'est Marx et moi-même qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes attachent plus d'importance qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, ni le lieu, ni l'occasion de rendre justice aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque ... » (F. Engels, Lettre à Joseph Bloch, dans Karl Marx et F. Engels, *Etudes philosophiques*, Paris, Editions sociales, 1935, p. 152).

7. Dans ses grandes lignes, le secteur que nous désignons ici est le même que celui auquel se réfère M. Dufresne dans « La psychologie des vastes ensembles et le problème de la personnalité de base », dans G. Gurvitch, *Traité de sociologie*, Paris, P.U.F., 1963, vol. 2, 9^e section.

Ces trois secteurs ne constituent pas des regroupements empiriques, mais des types idéaux. Sur le plan de la personnalité, par ailleurs, ces secteurs sont considérés comme des aires d'appartenance qui peuvent remplir ou ne pas remplir une fonction de référence (c'est là une question qui doit être vérifiée uniquement de façon empirique). Cette notion de secteurs permet alors de ne pas supposer, au point de départ, la généralité absolue des traits, des tendances ou des attitudes d'une personnalité. Ce problème de la généralité ou de la spécificité des tendances est intimement lié à l'élaboration d'une théorie de la personnalité et a rarement été étudié de façon systématique⁸.

La personne comme « sujet » de l'aliénation

Le concept d'aliénation et les dimensions de la vie humaine qu'il recouvrent-ils la réalité de l'homme, des sociétés ou des individus ? Doit-on restreindre la portée de ce concept à l'un ou l'autre de ces « sujets » de l'aliénation ? Est-il légitime d'appliquer ce concept à la réalité individuelle, en particulier à la psychosociologie de l'individu ? Cette dernière question formule vraiment le nœud du problème qui nous préoccupe ici.

Que l'aliénation décrive la condition humaine (l'homme et l'histoire) et que l'analyse de cette aliénation ait pu se trouver au point de départ d'une remise en question de certaines structures sociales (la société capitaliste) n'empêchent pas, à notre sens, de repenser la situation de l'*individu* à partir de cette même notion. Précisons qu'il ne s'agit ici ni d'une réduction du processus d'aliénation (ou de désaliénation) à un processus de psychologie individuelle, ni d'une application par analogie de la problématique philosophique ou sociologique à la psychologie individuelle. Notre objectif est d'abord d'utiliser le concept d'aliénation pour analyser les conditions extérieures faites aux individus à un moment donné: même si nous nous limitons, en dernière analyse, à la perception que l'individu a de ces conditions extérieures à lui-même, nous postulons l'existence et l'importance dynamique de ces conditions extérieures. Il ne s'agit donc pas, encore une fois, d'attribuer au fonctionnement psychologique des processus décrits dans une perspective sociologique ou philosophique.

Par ailleurs, la méthodologie qui consiste à expliquer et à comprendre l'homme par les notions de *contradiction* et de *dépassement de la contradiction* peut être utilisée pour comprendre la psychologie individuelle sans recourir à une pensée analogique ou réductionniste. À ce moment-là il faut, en quelque sorte, repartir à zéro dans l'analyse, et décrire les processus de contradiction et de dépassement dans les expériences vécues par l'individu.

Ce schéma, qui s'inscrit dans le courant des études de « culture-personnalité », ne doit pas nécessairement accepter le postulat implicite d'une « coupure » radicale

8. Voir à ce sujet les débats classiques autour de la position prise par G. W. Allport. Celle-ci est clairement exprimée, par exemple, dans son ouvrage *Personality and Social Encounter*, Boston, Beacon Press, 1960, chap. 2 et 5. Krech et Crutchfield adoptent une position beaucoup plus relativiste dans leur manuel de psychologie sociale: *Théories et problèmes de psychologie sociale*, Paris, P.U.F., 1952, vol. 1. Sandford, l'un des auteurs de *The Authoritarian Personality*, a récemment remis en question l'hypothèse des attitudes autoritaires, hypothèse qui avait beaucoup orienté les premiers travaux: cf. Nevitt Sandford, *Self and Society*, New York, Atherton Press, 1965, chap. 15.

entre la personne et la structure socioculturelle: il s'agit ici d'un simple procédé méthodologique qui ne prétend pas que tout ce qui est structuré socialement ne peut pas être en même temps personnel.

Après avoir défini l'aliénation, d'abord à partir d'une tendance fondamentale à la production et, ensuite, à partir de quatre dimensions principales, et après avoir discuté de la possibilité d'appliquer cette notion, d'une part, à divers secteurs de l'activité humaine et, d'autre part, à la psycho-sociologie de la relation personne-société, il nous reste à choisir et à élaborer un cadre théorique qui tienne compte des données les plus récentes de la psychologie de la personnalité.

En psycho-sociologie il arrive malheureusement trop souvent que les chercheurs ne définissent pas leur cadre d'analyse de la personne avec autant de minutie qu'ils le font pour leur cadre d'analyse de la société: on se contente trop souvent d'une psychologie du sens commun qui n'intègre nullement les postulats ou les hypothèses de la psychologie contemporaine. La principale exception se trouve chez les chercheurs qui prennent comme point de départ de leur réflexion la théorie freudienne de la personnalité: Marcuse et Fromm démontrent bien comment la psychanalyse débouche sur les problèmes de l'auto-aliénation.

Pourtant, ce n'est pas vers la psychanalyse que nous allons nous tourner, mais vers le courant relativement récent de la psychologie de l'actualisation de soi. C'est à la justification de ce choix et à l'élaboration d'une théorie psychologique adaptée à notre propos que seront consacrées les pages qui suivent.

II. ALIÉNATION ET PSYCHOLOGIE DE L'ACTUALISATION DE SOI

A. LES CRITÈRES DU CHOIX D'UNE THÉORIE PSYCHOLOGIQUE

L'étude psychologique de l'unité de l'homme et des contradictions qui brisent sans cesse cette unité suppose le recours à un cadre théorique valable du point de vue de la discipline psychologique. La théorie que nous nous proposons d'utiliser ici est celle de l'actualisation de soi (*self actualization*) que plusieurs auteurs ont déjà formulée: nous nous référerons, en particulier, à la théorie rogerienne de la personnalité et des relations interpersonnelles⁹.

Considérée dans l'optique de notre recherche, cette théorie présente certains avantages. Nous en énumérons ici les principaux, sans prétendre toutefois qu'aucune autre théorie psychologique n'aurait pu remplir les mêmes fonctions dans notre cadre d'analyse.

1) Cette théorie est une théorie de la *personnalité*; le concept de personnalité étant le concept le plus *englobant*, celui-ci permet d'assimiler dans un même schéma théorique un très grand nombre de traits, de facteurs, ou de variables.

9. Voir en particulier G. Mariam Kinget et Carl R. Rogers, *Psychothérapie et relations humaines*, 2 vol., Louvain, Publications universitaires, 1962; Carl R. Rogers, *le Développement de la personne*, trad. par E. J. Herbert, Paris, Dunod, 1966; Carl R. Rogers et Rosalind F. Dymand, *Psychotherapy and Personality Change*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 1954; Carl R. Rogers, *The Therapeutic Relationship and Its Impact*, Madison, Wisconsin University Press, 1967. On trouvera une excellente bibliographie ainsi qu'une présentation de l'œuvre de Rogers dans: Max Pagès, *l'Orientation non directive en psychothérapie et en psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1968.

2) Cette théorie décrit la personnalité à partir de la notion de *self* ou d'image de soi. Or, cette perspective permet d'intégrer au cadre d'analyse plusieurs niveaux du champ de conscience et plusieurs secteurs de l'expérience individuelle à la fois (d'ordre économique, politique, familial, etc.).

3) Le fait d'être avant tout une théorie de la personnalité individuelle et une théorie de l'image de soi ne l'empêche pas d'être également une analyse psychologique de la *personne en situation sociale*. C'est là un aspect très utile de cette théorie pour les recherches en psycho-sociologie. Mettant l'accent sur les processus de *perception*, elle montre bien le lien qui existe entre la perception qu'une personne a de son milieu social et la perception qu'elle a d'elle-même (image de soi). Rogers lui-même ne tient compte explicitement que d'un élément de ce milieu social, le système de relations interpersonnelles dans lequel la personne est imbriquée. Mais il est possible de supposer que la perception de l'ensemble du milieu social chez une personne met en cause des processus psychologiques analogues à ceux de la perception d'autrui. Par exemple, avoir le sentiment que la société en général ne m'accepte pas comme personne peut avoir sur moi les mêmes conséquences psychologiques que le sentiment que telle ou telle personne de mon entourage immédiat ne m'accepte pas.

4) La théorie rogérienne de la personnalité apparaît comme une théorie de l'homme contemporain. Peu de théories psychologiques (sinon aucune) peuvent prétendre décrire les processus psychologiques de l'homme sorti de son contexte social et historique. Or, en mettant l'accent sur des processus de *congruence* entre l'expérience et sa symbolisation dans le champ de conscience, de *cohérence* entre les diverses images de soi, d'*autonomie* dans le mode de conformité sociale et d'*ouverture à l'expérience* dans un milieu social sans cesse en évolution, Rogers décrit vraiment la psychologie de l'homme d'aujourd'hui, ou du moins de l'homme de notre civilisation occidentale *contemporaine*. En somme, il décrit les processus par lesquels la personne tend à une image d'elle-même suffisamment stable dans cet univers caractérisé par la multiplicité et l'imprévisibilité des rôles à jouer, des contextes et des situations dans lesquels s'inscrivent les conduites personnelles. Le cadre général de la théorie rogérienne semble donc permettre l'analyse des principales contradictions aussi bien que des principales tendances à l'unité psychologique qui caractérisent l'individu vivant en société.

5) Par ailleurs, ce cadre théorique — qui est placé à un très haut degré de formalisation et de généralisation — est susceptible d'être complété par la réflexion théorique d'autres auteurs qui ont, pour leur part, étudié de façon plus spécifique la situation de l'homme contemporain: Adorno, Riesman, Fromm, Keniston, etc.¹⁰. Il nous a semblé que cette perspective rogérienne pouvait également être enrichie par une confrontation avec celle de l'aliénation.

Il faut bien préciser au départ que notre perspective n'est pas marxiste, même si une grande partie de notre analyse est centrée sur les processus d'aliéna-

10. En un sens, les concepts rogériens ne se réfèrent à aucun contenu psycho-sociologique. Le concept d'autonomie — ou celui de conformisme — par exemple, décrit un mode de relation avec autrui, mais sans préciser *par rapport* à quoi cette autonomie, ou ce conformisme, a tendance à s'exercer. Par comparaison, l'autoritarisme d'Adorno ou l'extéro-direction de Riesman précisent qu'il s'agit, dans le premier cas, d'un conformisme par rapport aux systèmes d'autorité, et dans le second cas d'un conformisme qui s'exerce à l'égard des pairs.

tion. Partant d'une problématique « purement » psychologique (*i. e.* d'une problématique qui, tout en décrivant l'homme contemporain, ne tient pas explicitement compte des situations dont la personne n'est qu'un complément), nous avons senti le besoin d'élargir le cadre d'analyse original et de l'ouvrir, en quelque sorte, à la *personne en situation sociale*. Il nous semble que la notion d'aliénation vient compléter notre perspective psychologique initiale parce que, d'une part, cette notion indique au moins quelques dimensions du milieu extérieur à l'individu dont l'analyse psychologique doit tenir compte au niveau des attitudes et des perceptions, et parce que, d'autre part, les notions de *contradiction*, de *dépassement*, de *fausse conscience*, etc., semblent, *a priori*, s'appliquer à l'univers psychologique de l'homme contemporain.

6) De plus, le cadre d'analyse rogérien s'appuie sur quelques postulats relatifs à une définition philosophique de l'homme. On peut croire, de prime abord, que ce trait caractéristique de la théorie rogérienne présente plus d'inconvénients que d'avantages et lui enlève son caractère « scientifique ». Nous croyons néanmoins que toute théorie scientifique (psychologique ou autre) se fonde sur certains postulats philosophiques ou, du moins, sur certaines options au niveau des valeurs. Ce qui différencie les diverses théories scientifiques, ce n'est pas le fait qu'elles sont fondées ou non sur des postulats philosophiques, mais c'est le degré d'explicitation de ces derniers. Nous croyons qu'il serait utile de faire ressortir ici certains postulats philosophiques de l'approche rogérienne. Cela permettrait de mieux mettre en cause, de mieux situer les concepts scientifiques eux-mêmes, et faciliterait également la confrontation de la notion d'actualisation de soi avec celle de l'aliénation, cette dernière étant aussi — on l'a rappelé — une notion philosophique.

7) Enfin, même si l'on est justifié de croire que la théorie rogérienne de la personnalité est profondément liée à la culture américaine (à cause de ses implications « démocratiques », de l'optimisme qu'elle reflète, de son orientation vers des relations positives, etc.), il demeure qu'elle n'est pas pour autant une théorie de l'adaptation, puisque les valeurs qu'elle propose vont directement à l'encontre de plusieurs mécanismes sociaux établis (nous pensons particulièrement à l'autonomie qui s'oppose au conformisme, etc.).

Ce sont là les motifs qui nous ont amené à privilégier l'approche de Rogers dans l'analyse psycho-sociale de l'aliénation. Avant de présenter certaines hypothèses générales découlant de cette problématique, nous voulons développer plus en détail certains thèmes fondamentaux relatifs à la psychologie rogérienne.

B. LA TENDANCE À L'ACTUALISATION DE SOI

La théorie rogérienne se réfère constamment à la « tendance actualisante » de l'organisme ou de la personne. Cette tendance s'exprime selon quatre dimensions : autonomie, cohérence, congruence et ouverture à l'expérience. On peut dire que ces quatre dimensions, ainsi que la notion de tendance actualisante elle-même, constituent une définition philosophique de l'homme car ces tendances sont vraiment, en quelque sorte, postulées au point de départ ; elles impliquent une définition du sens de la vie et du développement de la personne (*growth*).

Par ailleurs, sans définir ces tendances comme universelles et essentielles à l'homme, on peut néanmoins affirmer que ces quatre dimensions inhérentes à la vie humaine sont les plus bafouées ou ignorées dans notre civilisation moderne. Reprenant une idée de Maslow, on pourrait dire que chez l'homme les besoins les plus importants à un moment donné sont ceux qui sont les plus frustrés¹¹: même si elles ne sont pas « nécessaires », on peut affirmer que, de toutes les tendances de l'homme, ce sont elles qui en ce moment de l'histoire humaine, et dans certaines aires de civilisation, acquièrent une importance sans précédent. Dans notre civilisation occidentale, la frustration de ces tendances serait donc la cause des blocages du fonctionnement psychologique individuel. Ainsi peut-on voir comme l'objectif de processus thérapeutique la création d'une relation ayant une *qualité* qui permet à ces quatre tendances de s'exprimer chez une personne sans que celle-ci s'en sente menacée ou même atteinte. On peut supposer aussi que si la thérapie doit, en quelque sorte, miser sur ce type de relation (permettant au client d'exprimer sans aucune contrainte ces quatre tendances), c'est que le milieu social n'offre pas, en général ou pour certaines personnes, la possibilité d'exprimer ces tendances sans contrainte.

Ces questions relatives à une définition implicite de l'homme n'ont pas pour but d'établir certaines distinctions oiseuses ou parascientifiques. Elles ont, au contraire, une très grande importance épistémologique, puisque toute recherche empirique sur l'actualisation de soi suivra un cheminement fort différent selon que cette tendance est tenue pour universelle (et essentielle à l'homme) ou selon qu'elle est considérée comme culturellement définie. Dans ce dernier cas, chaque recherche constitue, au moins implicitement, une remise en cause ou une tentative ayant pour but de nuancer cette notion dans tel ou tel contexte social. C'est dans cette direction que nous voulons orienter nos recherches.

Une autre façon d'aborder le problème de la définition de l'homme est de tenter d'apporter une réponse à cette question: que signifie — au niveau conscient et existentiel — « actualiser ses potentialités » ? Quelles sont les potentialités dont il est question ici ? S'agit-il de potentialités attribuées à la nature humaine ou plutôt de potentialités socialement et culturellement définies ? Notre option privilégie cette seconde définition des potentialités inhérentes à l'organisme humain, en ce sens que nous croyons qu'il n'est ni possible ni utile de rechercher une définition si générale qu'on puisse l'appliquer d'emblée aux personnes intégrées à tous les milieux sociaux ou culturels. Par ailleurs, il nous semble qu'il n'y a pas nécessairement opposition entre les deux possibilités: le fait d'avancer (ou de démontrer) que les tendances fondamentales de l'homme sont, au moins partiellement, orientées vers les valeurs et influencées par les structures sociales, n'implique pas nécessairement que ces tendances soient « inhumaines », mais seulement qu'on ne peut pas, dès le départ, leur attribuer un caractère universel.

11. A. H. Maslow, *Motivation and Personality*, New York, Harper and Brothers, 1954. Par ailleurs, cet auteur présente le besoin d'actualisation de soi comme le développement ultime de toute une hiérarchie de besoins psychologiques. En un sens, cette théorie complète celle qui est présentée ici. D'autre part, il nous semble que la tendance à l'actualisation de soi, telle que définie dans notre texte, par hypothèse tout au moins, peut être attribuée à tout individu et non pas être réservée à une catégorie d'individus privilégiés.

C. APPLICATION DU SCHEMA THÉORIQUE
À LA RELATION PERSONNE-SOCIÉTÉ

L'objectif de notre démarche est d'utiliser certaines hypothèses sur le fonctionnement de la personne dans une relation interpersonnelle en les appliquant à la relation entre la personne et cet « autrui » plus complexe et plus différencié qu'est la société.

Dissipons tout de suite un malentendu selon lequel personne et société seraient deux entités distinctes et inévitablement en opposition. D'une part, la personne fait plus ou moins (c'est là toute la question à un niveau concret d'analyse) partie de la société, et d'autre part, même quand la personne remplit des rôles et partage des fonctions sociales, etc., elle ne cesse pas pour autant d'être une personne. Utiliser cette dichotomie personne-société n'implique pas l'adhésion à l'une ou l'autre des positions philosophiques, comme le veulent, par exemple, le personnalisme ou encore le socialisme (au sens originel du terme). Nous voulons plutôt tenter d'élaborer un schéma d'analyse permettant d'aborder un problème très concret qui est le suivant: on sait que lorsqu'une personne « X » entre en relation avec une autre personne « Y », certaines tendances chez « X » se trouvent actualisées ou non, selon la qualité ou le climat de la relation « X-Y » et, en définitive, selon la situation que « Y » fournit à « X » au moment de leur relation. Peut-on alors supposer que ces mêmes tendances chez « X » constituent un facteur important de son expérience quand on l'envisage dans sa relation, soit avec la société en général, soit avec certains groupes sociaux ou certaines institutions sociales ? Si nous faisons l'hypothèse générale que la réponse à cette question est affirmative (nous rappelant l'argumentation présentée au paragraphe précédent à propos de l'origine socioculturelle de la tendance à l'actualisation), nous devons parvenir à reformuler: (a) *les conditions d'actualisation de la structure sociale* qui sont extérieures à « X » à tel moment donné de son existence; (b) *les conditions intérieures à la personne « X »* et particulièrement la perception qu'elle a de la structure sociale et de sa relation avec cette structure sociale; et (c) *les conséquences* de (a) et de (b): une plus grande actualisation de la personne elle-même dans son fonctionnement social.

Comme nous nous situons rigoureusement dans la perspective de la personne « X » elle-même, nous parvenons à ignorer les conditions objectives ou extérieures à « X » (a), pour centrer notre analyse sur les deux ordres de facteurs (b) et (c): la perception par « X » de sa relation avec la société et le fonctionnement optimal de « X » dans son contexte social et culturel.

1. *Perception de la société*

Dans une relation interpersonnelle, la qualité de la relation de « X » avec autrui est fonction de l'acceptation inconditionnelle qu'autrui témoigne à « X », de l'autonomie qui lui est accordée par cet autrui et du degré de compréhension empathique qu'il manifeste à son égard: ce sont là les critères qui lui permettent d'évaluer sa relation avec autrui, critères qui lui sont dictés, en quelque sorte, par la tendance fondamentale à l'actualisation. Or, si nous appliquons ce schéma à l'étude de la relation d'une personne avec la société, nous n'allons pas nous demander si elle se sent acceptée ou comprise par la société de la même façon

que nous le ferions pour le cas d'une simple relation interpersonnelle. Puisque nous admettons par ailleurs comme postulat que les mêmes tendances fondamentales entrent ici en jeu, il nous faut, en quelque sorte, trouver un équivalent fonctionnel de ce sentiment d'être accepté, reconnu comme autonome, et compris.

À notre sens, cet équivalent fonctionnel ne peut être formulé par le jeu d'un parallélisme étroit entre le sentiment qu'une personne donnée éprouve à l'égard d'une autre personne et le sentiment qu'elle éprouve devant la société en général ou devant des groupes fort complexes. Il nous faut plutôt chercher un équivalent fonctionnel plus global que nous énonçons comme suit: le sentiment, chez la personne, d'appartenir à une société qui lui permet d'être elle-même, *i. e.* d'exercer et d'actualiser ses potentialités (potentialités qui, nous l'avons vu, sont au moins partiellement définies par le milieu, par les institutions, par la culture ou la sous-culture dont la personne est un élément).

Nous faisons l'hypothèse générale suivante : ce sentiment d'être en face (ou de faire partie) d'une société qui me permet d'être moi-même peut être mesuré en utilisant la notion d'aliénation au sens où nous l'avons définie dans la première partie de cet essai. En nous situant toujours dans la perspective de la psychologie de l'individu en situation sociale, nous suggérons que les quatre dimensions de l'aliénation permettent de cerner la perception qu'une personne a de la société (ou le sentiment qu'elle a à son égard). En d'autres termes, ces quatre dimensions de l'aliénation permettraient de mesurer jusqu'à quel point une personne a le sentiment d'être en face d'une société qui lui permet, sans danger ou sans menace excessive, d'être elle-même.

Sommes-nous vraiment autorisé à formuler une telle hypothèse pour en arriver à une équation fonctionnelle entre la relation interpersonnelle et la relation personne-société ? Notre réponse affirmative s'appuie sur une autre hypothèse de travail qui concrétise la première: les quatre dimensions de l'aliénation que nous avons définies au début permettent de tenir compte de la psychologie de l'homme *en situation* et, plus particulièrement, ces quatre dimensions redéfinissent les quatre caractéristiques du fonctionnement optimal de la personne en tenant compte du fait qu'il s'agit bien d'une situation sociale et non pas uniquement d'une situation interpersonnelle.

Utiliser cette notion d'aliénation suppose qu'il existe une correspondance entre les dimensions de l'aliénation et les dimensions de l'actualisation de soi (ou du fonctionnement optimal); cette correspondance se situe au niveau de la psychologie de la personne impliquée dans la situation (interpersonnelle ou sociale). Par ailleurs, il ne s'agit pas de démontrer une simple concordance superficielle, ni de masquer les différences réelles dans la signification attribuée aux concepts d'actualisation de soi et d'aliénation. Il est évident que le lecteur (ou le chercheur) qui a beaucoup « fréquenté » Marx, par exemple, ne se retrouve pas de prime abord dans les catégories rogéiennes et vice versa; à ce lecteur, les divergences apparaîtront d'abord avec force. Pourtant, ces deux perspectives se complètent quand elles sont utilisées pour comprendre le point de vue de l'individu. Dire que ces deux notions (actualisation et aliénation) se complètent, c'est enregistrer les divergences et non les masquer. Dans les paragraphes suivants nous redéfinirons les quatre principaux traits du fonctionnement optimal en nous inspirant de certaines notions

élaborées antérieurement à propos de l'aliénation. On pourra ainsi vérifier les divergences autant que les concordances entre ces deux perspectives et, surtout, on pourra voir comment ces perspectives se complètent en vue de formuler une théorie psycho-sociologique de la relation personne-société.

2. Conséquences de cette perception de la société : le fonctionnement optimal

Précédemment nous avons avancé l'idée que l'équivalent fonctionnel du sentiment d'être accepté comme autonome, valorisé sans condition et compris de façon empathique pouvait être théoriquement formulé en s'inspirant des dimensions de l'aliénation: celles-ci, nous le supposons, peuvent permettre de décrire et de mesurer le sentiment qu'une personne a de la société et, plus particulièrement, de la relation entre elle-même et la société. Maintenant nous définirons, en somme, les conséquences de cette perception de la société ou de ce sentiment à l'égard de *la société en relation avec la personne*; nous les définirons en termes de « fonctionnement optimal » et en nous référant au fonctionnement de la personne dans un contexte social et culturel donné.

a) *Autonomie*. — L'individu que l'on appelle *autonome* est celui qui possède en lui-même les critères pour évaluer ses conduites. Au sens strict, la personne autonome n'a pas nécessairement le *pouvoir* d'être telle qu'elle sait qu'elle est, ou d'être telle qu'elle sait qu'elle voudrait être. Mais même sans exercer le pouvoir de maîtriser son milieu ou ses propres conduites, elle a une perception relativement claire et adéquate de ses propres critères d'évaluation: elle est elle-même la personne-critère, au lieu d'avoir recours à des personnes-critères extérieures comme c'est le cas pour la personnalité autoritaire ou pour la personne extéro-dirigée. Une personne peut être physiquement emprisonnée et ne pas détenir de pouvoir tout en demeurant autonome. C'est là la position de base de la théorie rogérienne.

1) La relation thérapeute-client. — Si l'on considère le processus de thérapie eu égard à l'autonomie, cette distinction entre autonomie et pouvoir n'apparaît pas avec une si grande netteté. Certes, la théorie décrit le thérapeute comme acceptant le client sans condition et comme reconnaissant dans le client une personne ayant au moins un certain degré d'autonomie: *reconnaître le client comme une personne autonome*, tout en reconnaissant, par exemple, que ce client n'exerce pas actuellement toute l'autonomie dont il serait capable, *est une attitude fondamentale du thérapeute à l'égard du client*. Mais que signifie concrètement cette reconnaissance de l'autonomie du client dans le contexte d'une relation thérapeutique rogérienne ? Cela signifie que le thérapeute accepte de laisser au client au moins une certaine responsabilité dans la *direction*, l'orientation de l'entrevue. Le thérapeute accepte profondément que même un client anxieux et ne présentant pas son fonctionnement « normal » ou habituel *demeure capable de décider* en thérapie ce qu'il doit communiquer au thérapeute, comment il doit le faire, etc. En laissant ainsi au client la responsabilité de la direction de la relation, le thérapeute ne fait pas seulement le reconnaître comme *autonome* au sens strict, mais il le reconnaît comme une personne capable d'exercer le *pouvoir*, d'orienter l'entrevue. Effectivement, on peut décrire tout le processus de thérapie comme celui au cours duquel le client réapprend à faire usage de ce pouvoir et à l'exercer de plus en plus. Et il est fort possible qu'un thérapeute qui tendrait à reconnaître le client comme une personne sans toutefois

lui reconnaître un certain pouvoir, ne saurait déclencher un véritable processus thérapeutique.

Si l'on considère l'autonomie comme une dimension de cette tendance fondamentale à l'actualisation (ou au fonctionnement optimal), il faudrait alors préciser qu'il existe chez toute personne une tendance fondamentale à devenir elle-même le centre de son évaluation (*i. e.* à être autonome au sens strict) et à exercer un pouvoir lui permettant d'actualiser les critères personnels et autonomes.

L'autonomie, comme processus, ne met en cause que la personne du client, tandis que la tendance à l'exercice d'un pouvoir consécutif à cette autonomie met en cause sa *relation* avec le thérapeute. C'est dire que la personne tend à *exercer cette autonomie dans une relation sociale* et qu'elle ne tend pas seulement à *être autonome*. Le fait d'être dans une situation qui lui reconnaît à la fois l'autonomie et le pouvoir permet au client de prendre un certain nombre de décisions et d'exercer effectivement un certain pouvoir dans sa relation avec le thérapeute. Et, encore une fois, la tendance fondamentale ne serait pas seulement de viser à l'autonomie, mais aussi de viser au pouvoir d'actualiser, de concrétiser cette autonomie.

2) La relation personne-société. — Cette redéfinition de l'autonomie devient une démarche importante quand on veut appliquer le schème d'analyse classique à une relation personne-société. Dans une relation interpersonnelle, *autonomie* et *pouvoir* sont deux dimensions extrêmement proches l'une de l'autre; dans une telle relation, reconnaître l'autre comme étant autonome amène presque inévitablement à lui accorder un certain pouvoir: même si « X » affirme qu'il reconnaît « Y » comme autonome, s'il ne lui laisse aucun pouvoir, son affirmation apparaîtra comme fausse ou inauthentique.

Dans une relation sociale plus complexe, il devient par ailleurs plus aisé de séparer *autonomie* et *pouvoir*. Il est possible qu'à un moment donné une personne soit parfaitement autonome sans avoir le moindre pouvoir. Sur une longue période cependant, on peut supposer que l'absence de pouvoir entraîne une diminution de l'autonomie: la personne tendra à devenir hétéronome pour se conformer aux forces qui détiennent le pouvoir.

Un élément important de notre discussion se résume ainsi: si on veut tenir compte de la tendance fondamentale à l'actualisation pour comprendre l'expérience d'une personne dans sa relation avec la société, il faut *mesurer sa participation au pouvoir aussi bien que son autonomie*. Et si l'on veut comprendre jusqu'à quel point une personne a le sentiment de vivre dans une société qui l'accepte comme personne, il faudra mesurer jusqu'à quel point elle a le sentiment que la société la reconnaît comme autonome et lui accorde quelque pouvoir.

Cette position théorique ne suppose pas que l'exercice du pouvoir soit un processus individualisé. Au contraire, ce pouvoir ne peut s'exercer qu'à travers certaines appartenances et par le jeu de certaines institutions sociales. Sans nier dans ce dernier élément la notion de *pouvoir*, nous pouvons quand même mesurer chez l'individu le sentiment qu'il a en définitive d'exercer ou non (à travers ces divers organismes sociaux) un certain pouvoir dans la société. Concrètement, la question à poser pourrait être celle-ci: « Avez-vous le sentiment d'appartenir à des groupes, des mouvements, des organismes, etc., qui ont du pouvoir dans la

société ? » Mais quand on ne tient compte que du point de vue des personnes, il est possible de poser la question directement (« Avez-vous du pouvoir dans la société ? ») tout en admettant que ce pouvoir suppose l'appartenance à un ou divers groupes.

b) *Cohérence de l'image de soi.* — L'hypothèse de la tendance à la cohérence implique que toute personne doit arriver par elle-même à établir une relation (qui lui paraisse satisfaisante) entre les diverses régions de son champ psychologique. Être cohérent ne signifie pas toutefois faire coïncider ces diverses régions jusqu'à les rendre identiques ou semblables; être cohérent signifie plutôt réussir à *intégrer dans un même tout* ces diverses régions du champ, à établir une certaine continuité (ou un certain équilibre) entre elles. La cohérence du champ psychologique s'exprime par un sentiment, plus ou moins profond et plus ou moins explicite, de pouvoir retrouver un sens, une signification à l'ensemble des dimensions et des secteurs de son univers psychologique. Cette tendance à la cohérence, en ce qui concerne l'image de soi, pousse à chercher une certaine identité propre à travers la multiplicité des situations, des rôles, des valeurs, des groupes de référence ou d'appartenance. Ce sens de l'identité, enfin, signifie le sentiment de percevoir un sens à sa propre vie.

Ce n'est pas par hasard que nous venons de faire allusion à la cohérence de l'image de soi et à la recherche de l'identité propre: la fonction de l'image de soi comme mécanisme régulateur des attitudes et des conduites prend une place centrale dans le système de la personnalité. On ne peut vraiment expliquer les conduites ni comprendre les expériences d'une personne en situation sociale sans tenir compte de l'image de soi ¹².

Précisons que ce sentiment d'identité et de continuité n'implique en aucune façon la stabilité ou l'immobilité du champ psychologique. Au contraire, l'hypothèse rogérianne suppose que cette cohérence s'exprime en même temps par une plus grande fluidité et une plus grande flexibilité de l'image de soi ¹³.

1) Le processus thérapeutique. — Avant d'aller plus loin dans notre définition de cette tendance à la cohérence, ou à la recherche de l'identité propre, voyons rapidement comment se développe ce processus dans la situation thérapeutique.

Il y a d'abord une prise de conscience graduelle de soi qui s'effectue à travers l'exploration de diverses expériences du client. Cette exploration, partant habituellement de l'exploration des *situations extérieures* au client et allant de là à l'exploration des *implications personnelles* de ces situations ¹⁴, amène le client à prendre conscience de ce qu'il est, de ce qu'il voudrait être, etc., et à tendre vers une certaine unité à travers les contradictions qu'il a le sentiment de vivre.

12. Rogers décrit de façon suivante la fonction de l'image de soi: « Les éléments d'expérience qui s'accordent avec l'image du moi sont rendus disponibles à la conscience tandis que ceux qui ne s'accordent pas avec cette image sont interceptés. L'image du moi apparaît donc comme un mécanisme régulateur du comportement. » (Kinget et Rogers, *op. cit.*, vol. 1, p. 169).

13. Cf. Kinget et Rogers, *op. cit.*, vol. 1, p. 169.

14. Voir à ce sujet les diverses étapes qui caractérisent le processus thérapeutique dans Rogers, *le Développement de la personne*, et aussi les diverses mesures d'implication personnelle développées par Rogers et ses collaborateurs dans Rogers, *The Therapeutic Relationship and Its Impact*.

Ce processus, que le thérapeute décrit souvent comme une recherche du *véritable moi*, implique l'exploration et la prise de conscience, justement, de ces diverses *contradictions* dans l'image que le client se fait de lui-même: à titre d'hypothèse nous avons dressé plus haut un inventaire de plusieurs de ces zones de tension (affectivité-rationalité, amour-haine, etc.).

Le client est également amené à prendre des décisions existentielles face à ces contradictions. Ces décisions peuvent prendre plusieurs orientations: modification de certaines images de soi; modification de la structure d'ensemble de ces images; décision de modifier son univers extérieur; décision d'assumer certaines contradictions qui lui apparaissent comme inhérentes à des facteurs qui ne dépassent pas sa zone de pouvoir; décision — à la limite — de se soumettre de façon fataliste à ces mêmes situations extérieures. Ces décisions existentielles, qui sont prises au cours même du processus thérapeutique, n'ont pas tellement pour fonction de « régler des problèmes une fois pour toutes », mais surtout d'*apprendre* au client à faire face aux contradictions, de l'amener à prendre des décisions existentielles. Ceci signifie que, d'un point de vue idéal et théorique, la thérapie ne doit pas prendre fin quand le client a *acquis* le sentiment d'un « véritable moi », d'une identité propre, mais quand il est devenu plus apte à *tendre vers* ce sentiment d'unité profonde et davantage capable de *rechercher* son identité propre. En d'autres termes, le processus de thérapie vise moins à rendre une personne actualisée qu'il ne vise à la rendre *actualisante*.

Enfin, si le processus de thérapie est centré sur la recherche d'une identité propre et sur les décisions existentielles à cet égard, il se trouve, simultanément et de façon intimement liée, centré également sur l'exploration et la prise de décision à l'égard de ce qu'on peut appeler l'*identité sociale* par opposition à l'identité propre. Ce n'est pas par hasard que nous opposons ces deux notions d'identité: cette opposition caractérise une des « zones de tension » que nous avons décrites plus haut. Par ailleurs, la recherche de l'identité implique une double voie d'exploration et de prise de conscience ou, si l'on préfère, une double interrogation de la part du client: qui suis-je, moi, comme personne, et quels sont mes groupes de référence qui actuellement définissent ce que je suis comme personne ¹⁵ ? Au niveau existentiel, l'exploration de l'identité propre ne peut guère s'effectuer en profondeur sans plonger dans l'univers des relations passées ou présentes entretenues avec autrui. Toute relation humaine impliquant, à des degrés divers, un processus d'identification, la recherche de l'identité doit s'effectuer à travers l'exploration de ces divers réseaux de relations humaines ¹⁶.

La relation thérapeute-client devient évidemment une relation privilégiée dans l'exploration du client: au fur et à mesure que le client acquiert la capacité d'avoir une conscience adéquate et immédiate de ses expériences, il tend à explorer « à chaud » sa relation avec le thérapeute. Par ailleurs, dans la mesure où l'on s'attarde

15. « Le concept de *groupe de référence* peut être employé pour désigner tout groupe réel ou imaginaire dont le point de vue est utilisé comme cadre de référence par l'auteur [...]. Pour chaque personne il y a autant de groupes de référence qu'il y a de réseaux de communication auxquels elle participe. » Shibusami Tamotsu, *Society and Personality*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall Inc., 1961, p. 257.

16. Cf. A. Hesnard, *Psychanalyse du lien interhumain*, Paris, P.U.F., 1957; Helen Merrell Lynd, *On Shame and the Search for Identity*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1958, en particulier le chap. 5: « Search for Identity ».

à la recherche de l'identité, l'exploration, la prise de conscience et la prise de décision existentielle dépassent de beaucoup l'aire de la relation thérapeute-client pour englober l'ensemble des relations qui sont importantes pour le client.

2) La relation personne-société. — Cette dernière remarque nous ramène au problème de l'application de notre schéma d'analyse à la relation personne-société et nous permet l'affirmation suivante: par rapport à cette tendance à la cohérence de l'image de soi, l'analyse du processus thérapeutique nous fournit un cadre conceptuel directement applicable à la relation personne-société.

Que signifie alors le concept d'actualisation et de fonctionnement optimal par rapport à la relation personne-société? *D'un point de vue statique*, la personne *actualisée* serait celle qui se perçoit comme: a) *ayant une identité propre, i. e.* situant dans un tout relativement cohérent la multiplicité des images qu'elle a d'elle-même et la multiplicité de ses « appartenances » ou de ses identités sociales; b) *ayant pris un certain nombre de décisions existentielles à l'égard de ce qu'elle perçoit comme des sources de contradiction importantes pour elle.* *D'un point de vue dynamique*, la personne *actualisante* serait celle qui se perçoit comme « *se dirigeant* » ou « *s'orientant* » vers une plus grande cohérence dans l'image qu'elle a d'elle-même et vers des prises de décisions existentielles quant aux zones de contradiction de sa vie.

c) *Congruence.* — La notion de congruence définit la qualité de la représentation (dans le champ psychologique) qu'une personne a de son expérience. La personne entièrement douée de congruence serait donc celle qui est entièrement consciente de toutes les données organismiques de son expérience; inversement, la personne absolument incongruente serait celle qui ne serait en aucune façon consciente de son expérience. Ce sont là deux types purs.

1) La relation thérapeute-client. — Par rapport au processus de prise de conscience de l'expérience, la relation de thérapie apparaît comme une relation privilégiée étant donné le climat d'acceptation inconditionnelle et l'absence de toute menace à l'égard du client: celui-ci peut se permettre de « laisser venir à la surface » du champ de conscience des éléments de son expérience qui, dans un autre contexte social, lui apparaîtraient comme trop menaçants (parce que trop contraires à l'image qu'il a de lui-même).

2) La relation personne-société. — Appliqué à la relation personne-société, le sens de cette notion de congruence ne subit aucune modification. L'incongruence signifie fondamentalement ne pas avoir une représentation adéquate de ses diverses expériences de relation avec la société (ses parents, ses amis, telle institution, etc.).

Théoriquement, cet état d'incongruence s'explique par l'acceptation *conditionnelle* dont la personne est l'objet de la part de la société. Ces conditions ou ces « menaces » que la personne doit affronter correspondent aux dimensions contraignantes des rôles, des normes, des tabous, etc. Pour ne pas avoir à soutenir l'anxiété qu'entraînerait pour elle le fait de s'opposer à ces contraintes sociales, la personne ne prend conscience que des éléments de son expérience qui sont conformes (en non-opposition) à ces contraintes.

Cet état d'accord entre la conscience et l'expérience se traduit, dans la vie quotidienne comme dans les moments « forts » de la vie d'une personne, par ce

qu'on appelle la capacité d'*experiencing*, *i. e.* la capacité de prendre conscience des implications personnelles des rôles et des situations, capacité qui ne doit pas empêcher la personne de prendre également conscience des dimensions situationnelles de l'expérience: une personne qui serait toujours centrée exclusivement sur les seules implications personnelles des situations n'aurait pas un fonctionnement optimal. La personne « congrue » serait donc celle qui prend conscience à la fois des implications personnelles et des implications situationnelles (ou « objectives ») de ses expériences.

Une autre façon de définir l'incongruence serait celle-ci: elle est présente chaque fois que des éléments importants de l'expérience n'apparaissent pas au champ de conscience à cause des aspects menaçants ou anxiogènes de cette prise de conscience. Si une personne ne prend pas conscience d'une partie de son expérience quand elle est dans la situation « A », mais qu'elle en prend conscience quand elle est dans une situation « B » moins menaçante, on peut dire qu'elle est incongruente dans la situation « A ». De ce point de vue, on peut dire que l'incongruence ne se définit que par rapport à autrui: une personne ne peut pas prendre conscience de son incongruence, mais elle peut percevoir cette incongruence chez autrui. Pour *mesurer* l'incongruence chez une personne, il faudrait donc, soit recourir au jugement d'autrui, soit comparer la perception que cette personne a de telle ou telle expérience quand elle se trouve dans une situation psychologiquement « menaçante », à la perception qu'elle a de la même expérience quand elle se trouve placée dans une situation moins menaçante.

Une dernière façon de définir l'incongruence serait de faire appel à la notion de *contradiction*: contradiction entre ce que je vis et l'image que j'en ai. Cette définition rappelle le parallélisme entre la notion de « fausse conscience » et celle d'incongruence. Toute fausse conscience n'implique peut-être pas le processus ou l'état d'incongruence, mais de toute incongruence résulte nécessairement une fausse conscience de son expérience.

d) *Ouverture au changement*. — Dans la perspective rogérianne, le fonctionnement optimal implique une certaine *ouverture au changement*. Ce concept signifie surtout un état de réceptivité à l'égard des changements imposés, suscités ou simplement demandés par les situations extérieures à la personne. Cette réceptivité peut exister chez une personne quand les changements ne constituent pas une menace pour elle, pour son intégrité, son identité, etc. En d'autres termes, être ouvert au changement signifie *ne pas être sur la défensive* à l'égard d'une situation de changement, *i. e.* ne pas avoir recours, à des mécanismes de défense comme la projection, la distorsion, etc. En ce sens, l'ouverture au changement implique la congruence de la personne; car la personne qui ne se fait pas une représentation exacte de son expérience dans une situation de changement est celle pour qui le changement constitue une expérience personnelle fortement menaçante.

Au premier abord, tout au moins, cette notion d'ouverture au changement ne signifierait pas *favoriser* le changement, ni avoir tendance à promouvoir ou à *initier* des changements, ni enfin remettre constamment en question la valeur des situations présentes. Devant une situation politique ou sociale, être ouvert au changement ne signifierait pas être contre l'immobilisme ou le *statu quo*, mais

signifierait seulement ne pas se défendre de tout changement, ne pas s'y opposer *pour des motifs personnels*. Toutefois, si nous envisageons ce processus d'ouverture au changement par rapport à la situation thérapeutique, comme nous l'avons déjà fait pour l'autonomie, devons-nous conclure que ce concept implique autant de passivité et une telle absence d'initiative personnelle à l'égard du changement ?

1) La relation thérapeute-client. — Si l'on définit la thérapie rogéienne en termes de changement, son objectif immédiat devient celui du changement de l'image de soi. Plus exactement, il faudrait parler ici du changement des diverses images de soi et de la *gestalt* ou du *tout* formé par ces diverses images (ce *tout* résultant d'une certaine cohérence entre *ce que je suis, ce que je voudrais être, ce que j'étais dans le passé, ce que je serai dans le futur, ce que je suis dans les divers secteurs de mon existence, etc.*). C'est cette configuration qu'il s'agit de modifier au cours d'une thérapie, parce que l'image de soi remplit une fonction centrale d'intégration chez toute la personne, surtout en orientant la qualité et le contenu de la symbolisation de ses expériences. L'objectif de la thérapie pourrait également se définir en termes d'une plus grande acceptation de soi, d'une plus grande congruence, etc. Mais sur le plan de la dynamique de la personnalité, le processus de changement passe, en quelque sorte, à travers le changement de l'image de soi.

Or, que se passe-t-il en thérapie à cet égard et que signifie, dans ce contexte précis, le concept d'ouverture au changement ? Si l'on suppose certaines conditions existant chez le thérapeute (acceptation du client, etc.), on peut décrire l'évolution de la relation de la façon suivante: le client, sentant qu'il n'est pas dans une situation menaçante mais, au contraire, dans une situation de relation très positive, peut se permettre d'explorer certains aspects de l'image de lui-même qui lui apparaissent comme négatifs et dévalorisants; il peut se permettre d'exprimer certaines contradictions entre les diverses images de lui-même, et jusqu'à certaines oppositions. En fonction de cette libre exploration, il parvient à modifier l'image qu'il a de lui-même. Au cours de ce processus on sait, par exemple, qu'il explorera d'abord les dimensions les plus extérieures à sa personnalité pour ensuite en arriver aux dimensions les plus intérieures. Dans ses recherches, Rogers a « opérationnalisé » cette évolution dynamique de l'image de soi en mesurant le décalage entre l'image du *self* et l'image du *self* idéal. Même si l'image totale de soi est une configuration d'éléments beaucoup plus nombreux et plus complexes que ne le laissent deviner ces mesures opératoires, l'important ici est de constater que le résultat de la thérapie est une remise en cause et une modification de cette configuration. En somme, dans le contexte de la thérapie, le client ne s'ouvre pas au changement de façon passive mais, au contraire, il initie lui-même les changements. La tendance fondamentale à l'actualisation se manifeste ici dans une de ses dimensions importantes: *remettre en cause et modifier* ce qui est senti et vécu comme insatisfaisant. L'ouverture au changement n'implique pas seulement une *attitude* favorable au changement (une attitude n'étant qu'une prédisposition à l'action), mais une *action* en vue du changement.

2) La relation personne-société. — Or, si nous revenons à la relation « personne-société », l'extrapolation de ce qui précède se formule ainsi: chaque personne a une tendance fondamentale au changement et cette tendance s'exerce dans les secteurs de sa vie qui lui sont personnellement importants et qui, en même

temps, sont pour elle une source d'insatisfaction ou d'anxiété. Cependant, quelques remarques s'imposent :

i) D'abord précisons que ce qui est considéré ici comme « personnellement important » pourrait se définir comme tout ce qui fait partie de l'extension du moi, tout ce par quoi une personne se définit elle-même. Dans les termes de l'ouvrage classique de Cantril et Shérif, on pourrait dire: *tout ce qui constitue l'ego-involvement d'une personne, tout ce par quoi ou dans quoi elle se sent personnellement impliquée*¹⁷. Cette notion permet d'introduire dans la théorie de l'image de soi divers secteurs dont cette théorie ne tient pas compte de façon explicite habituellement (secteur politique et social, structure du travail, etc.); par ailleurs elle précise que cette tendance fondamentale au changement n'est efficace que dans la mesure où ces secteurs sont reliés de façon dynamique à l'image de soi.

ii) D'autre part, l'hypothèse suggère que la tendance au changement va s'exercer à l'égard de ce qui est source d'insatisfaction ou d'anxiété. Il faut bien préciser ici qu'il ne s'agit pas uniquement de ce qui est insatisfaisant à un niveau très conscient du champ psychologique. Le concept de satisfaction ne se réfère pas à celui qui est utilisé, par exemple, dans les études de *job satisfaction* (ces dernières ne font appel qu'à une couche très consciente du champ psychologique); l'insatisfaction dont il est question ici s'établit à partir de l'expérience elle-même, celle-ci pouvant être plus ou moins bien symbolisée dans le champ de conscience. Cette remarque nous permet de reformuler ainsi l'hypothèse: toute personne a tendance à changer ou modifier ses *expériences* insatisfaisantes ou anxiogènes.

iii) L'objet de ce changement peut se « situer » à l'intérieur de la personne dont l'expérience est insatisfaisante, ou se situer, au contraire, à l'extérieur de cette personne. Dans ce dernier cas, la tendance au changement peut s'orienter vers une autre personne, un groupe donné, la société en général. Rosenzweig a déjà montré que, devant certains types d'expériences insatisfaisantes, on devait distinguer entre une attitude intrapunitive ou extra-punitive. Il est possible que les processus décrits par Rosenzweig dépassent le phénomène de la culpabilité et qu'il faille supposer une profonde tendance au changement dont l'actualisation pourrait aller dans deux directions distinctes, sinon opposées: soi-même et autrui. Il y a là matière à réflexion théorique et à vérification empirique, car selon l'orientation de la tendance au changement, nous nous trouvons devant un type d'action sociale très différent¹⁸.

iv) La qualité du changement visé par la personne dont l'expérience est insatisfaisante et anxiogène sera fonction, justement, du degré d'anxiété vécue dans la situation. On peut reformuler, à propos du changement, l'hypothèse de Hebb sur la relation entre l'anxiété et le type de comportement. Ceci nous conduit aux hypothèses suivantes:

S'il n'y a que très peu d'anxiété vécue, la personne tendra peu au changement.

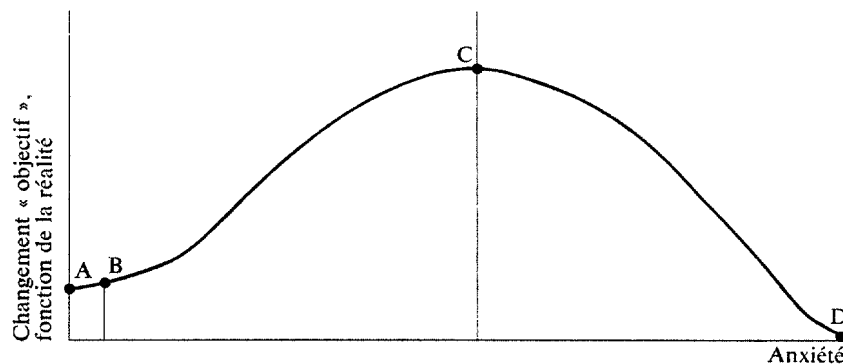
Si l'anxiété augmente mais ne dépasse pas un certain seuil, l'orientation au changement sera « objective », c'est-à-dire que la personne tendra à changer tout ce qui dans sa situation est une source d'insatisfaction: le changement peut alors

17. Hadley Cantril et Muzaffer Shérif, *The Psychology of Ego-Involvements*, New York, John Wiley and Sons, 1947.

18. S. Rosenzweig, *Rosenzweig Picture-Frustration Study*, Rosenzweig Inc., 1944-1960.

être orienté vers la personne elle-même ou vers le milieu extérieur, ou vers les deux à la fois. Il est fort possible que la personne n'ait pas toutes les informations concernant le milieu extérieur, mais elle tendra à tenir compte de tout ce qu'elle sait de ce milieu.

Si l'anxiété d'une personne dépasse un certain seuil, son attitude à l'égard du changement devient une attitude défensive (plus exactement *self-defensive*) et est caractérisée par un champ psychologique fermé. À ce moment, les changements envisagés par la personne n'embrassent pas tous les éléments de sa situation, mais se limitent à certains d'entre eux. La psychologie a mis le plus souvent en relief le cas où le changement envisagé est centré sur la défense du moi (*self-defense*) et entraîne certaines conduites régressives (conduites névrotiques, schizophrènes, etc.) qui tendent à modifier la personne elle-même plutôt qu'à modifier les conditions extérieures à la personne. Par ailleurs, il n'est pas exclu qu'une telle attitude défensive s'exprime par des conduites tout à fait opposées, *i. e.* par des tentatives visant à changer exclusivement le milieu extérieur à la personne elle-même. Dans ces deux cas, toutefois, l'expérience personnelle est caractérisée par un « rétrécissement », en quelque sorte, du champ psychologique: les conduites orientées vers le changement ne se rapportent qu'à une partie de la situation. L'expérience demeure avant tout une défense de l'image de soi et implique des processus de distorsion, de régression, de négation d'une partie de la réalité, etc. Les trois moments décrits ici peuvent être schématisés au moyen de la courbe suivante:



Nous pouvons postuler que dans une population statistique « normale », la plupart des personnes se situent dans la phase B-C. La relation entre actualisation et changement serait donc négative dans la phase B-C et positive dans la phase C-D.

Au terme de ce cheminement, il nous apparaît clairement que la notion d'aliénation, envisagée sous l'angle psycho-sociologique, permet de remettre en question les positions de la psychologie de l'actualisation de soi et permet, surtout, de comprendre la personne dans un contexte plus large que ne le fait habituellement la perspective psychologique. Une théorie de l'actualisation de soi, qui tente de comprendre et d'expliquer *l'homme en situation*, doit ainsi intégrer dans son cadre, non seulement l'autonomie mais aussi le pouvoir, non seulement la prise de conscience de soi mais également l'expérience et l'action. Elle doit aussi se préoccuper, non seulement des appartenances d'une personne dans les secteurs immédiats de sa vie, mais aussi de ses appartenances dans les secteurs institutionnels

et les vastes ensembles. Une analyse systématique de la relation thérapeute-client — telle que décrite dans la théorie rogérienne — nous a permis de conclure que la plupart de ses dimensions étaient, soit déjà intégrées implicitement, soit faciles à intégrer dans ce cadre théorique.

Notre référence systématique à la relation thérapeutique au cours de cet essai pourrait laisser croire que nous suggérons que cette relation interpersonnelle constitue un modèle idéal d'expérience humaine. Mais si nous sommes revenu aussi souvent sur cette relation spécifique, c'est que la théorie rogérienne, comme la plupart des théories contemporaines de la psychologie de la personnalité, a pris son origine et s'est développée dans un contexte thérapeutique: pour comprendre les fondements de cette perspective, il nous a paru plus valable d'examiner de très près la théorie de la thérapie elle-même. Même si nous avons fait l'hypothèse que l'expérience de thérapie — et la théorie qui l'explique — permet de cerner un certain nombre de problèmes fondamentaux de l'homme contemporain dans notre culture¹⁹, nous ne supposons pas pour autant que toute entreprise d'autodésaliénation de soi doive faire appel à l'expérience de la thérapie. Dans le même sens, nous ne supposons aucunement que le processus d'actualisation ne mette en cause que l'expérience de la relation interpersonnelle. Au contraire, répétons-le, nous supposons que l'expérience personnelle des grands ensembles sociaux constitue un secteur de la vie qu'il est indispensable d'inventorier.

Une autre conclusion de notre recherche est qu'il est théoriquement possible, pour mesurer les principales dimensions de l'auto-aliénation, d'utiliser les ressources, aussi bien théoriques que méthodologiques, de la psychologie contemporaine. En d'autres termes, celle-ci permet d'inventorier l'expérience des individus et de les systématiser à partir des catégories relatives à la notion d'aliénation: appartenance, pouvoir, fausse conscience et dépassement des situations immédiates. La psychosociologie de l'aliénation devient alors une théorie dont il est possible d'entrevoir l'opérationnalisation dans le vaste domaine de la relation personne-société. On a tenté, à plusieurs reprises, d'appliquer l'approche rogérienne dans le domaine de la pédagogie, de la dynamique de groupe, et de l'animation sociale ou culturelle. Mais rarement a-t-on tenté de l'appliquer systématiquement aux secteurs plus vastes et souvent plus diffus (ville, nation, État) de l'expérience personnelle.

Quant à la charge idéologique que ce concept est souvent « accusé » de contenir, il nous semble qu'elle y est seulement plus *explicite* que dans la plupart des autres concepts psychologiques ou sociologiques. En fin de compte, les sciences humaines se fondent davantage sur la prise de conscience claire des tendances idéologiques que sur une objectivité « pure ».

RÉSUMÉ

L'essai théorique présenté ici tente de systématiser la notion d'aliénation et de l'appliquer au domaine de la psycho-sociologie. Partant d'un certain nombre de travaux antérieurs, l'auteur distingue plusieurs dimensions de ce processus d'aliénation. Il rappelle ensuite la notion

19. Ce rappel du contexte culturel de l'homme contemporain nous permet de préciser que ce que nous décrivons comme tendances fondamentales, n'est pas attribué à une définition essentialiste de la nature humaine, mais se fonde au contraire sur une hypothèse générale se rapportant à l'homme situé dans un espace et dans un temps bien défini.

d'*actualisation de soi* de Carl Rogers et montre comment celle-ci peut servir à une définition de l'aliénation qui tienne compte du concept de personnalité et d'une approche psycho-sociologique. Il indique alors certaines modifications à apporter à cette théorie (entre autres, l'introduction des notions de pouvoir et d'action) pour qu'elle permette au psycho-sociologue de comprendre l'expérience personnelle en situation sociale.

ABSTRACT

[*Towards a Psycho-sociological Theory of Alienation*] The objective of this theoretical essay is to discuss a conceptual definition of alienation and its application to a socio-psychological approach. Referring to several previous studies, the author describes various dimensions of alienation. He also shows how the other concept of *self-actualization* may be useful to re-define alienation in the context of personality theory and social psychology. The author finally suggests some modifications to Carl Roger's theory of *self-actualization* (particularly the introduction of the concepts of power and action) that would allow the social psychologist to make use of this theory to study personal experience in a social context.

RESUMEN

[*Por una psico-sociología de la alienación*] El presente ensayo teórico trata de sistematizar la noción de alienación y de aplicarla al campo de la psico-sociología. A partir de unos trabajos anteriores, el autor distingue varias dimensiones de ese proceso de alienación. Recuerda después la noción de *actualización de sí* de Carl Rogers, y muestra como dicha noción puede servir de base para una definición operatoria de la alienación que tiene en cuenta el concepto de personalidad y favorece una proximación psico-sociológica. Entonces indica ciertas modificaciones a esta teoría (entre ellas, la introducción de las nociones de *poder* y de *acción*) para que el psico-sociólogo pueda entender la experiencia personal en situación social.